

Jacques Cortès
Président du GERFLINT



Ecrire la préface d'un deuxième numéro est un exercice délicat. Il ne s'agit plus de saluer une naissance mais d'établir un premier bilan de santé, donc de se demander, sur la foi des premiers travaux publiés, si l'espérance de vie du périodique est réelle ou douteuse. Question purement rhétorique pour *Synergies Algérie*, car, sans donner dans l'autosatisfaction, le coup d'essai semble bien avoir pris d'emblée l'allure d'un coup de maître. Rien en effet, dans la forme de l'ouvrage initial, dans la cohésion de l'équipe d'encadrement, dans le respect des règles de fonctionnement imposées par les usages universitaires internationaux, dans l'effort des chercheurs pour tenter, en s'appuyant sur des références convaincantes, de produire des textes objectivement innovants, dans les rapports féconds (on le sent implicitement) qui se sont tissés entre eux et leurs directeurs scientifiques de part et d'autre de la Méditerranée, rien, d'évidence, n'a été omis pour donner à cette revue l'élan et le dynamisme que requiert un projet dont la hardiesse, naguère estimée excessive, apparaît aujourd'hui comme une simple marque de sagesse. « Il faut être ambitieux mais ne pas se tromper d'ambition » écrivait Bourbon-Busset. C'est le cas ici.

Le premier numéro s'est inscrit dans une très large problématique englobant **pragmatique et poétique du langage**. L'objectif de l'équipe était donc d'ouvrir la revue à une parole en actes avec tout ce que cela peut impliquer d'enjeux éthiques, sociaux et esthétiques assumés, tant du point de vue intellectuel que politique et affectif, tant sous l'angle d'une communication orale évitant la gratuité des analyses conversationnelles pratiquées il y a une trentaine d'années (du type : « *passer-moi le sel, merci, il n'y a pas de quoi* ») que d'une écriture très élaborée, où la beauté du texte produit réside autant dans sa charge rythmique et subjective que dans la densité argumentaire du propos tenu. Simple exemple, entre tant d'autres, avec cette phrase glanée dans les toutes premières pages du N° 1 : « *Communiquer, c'est déjà être au cœur même de l'altérité ; écrire, c'est la redécouvrir autrement, avec, paradoxalement, plus de compassion mais aussi de frustration et de peine à se dire et redire au travers de la puissance jamais contrôlée des mots du quotidien* »¹. Élégance dans la formulation, justesse dans l'idée, indice d'existence d'un capital de compétence et de talent, de tels constats autorisent un pronostic positif. En prenant conscience du bon niveau de son premier essai d'écriture collective,

L'Ecole Doctorale algérienne est en droit d'en tirer, si prudemment que ce soit, une conséquence déjà légitime: *Synergies Algérie* peut désormais être considérée comme l'outil dont elle avait besoin.

Aucune rupture épistémologique ou éditoriale dans la conception du deuxième numéro, même si le regard se fait plus incisif pour examiner le trio didactique habituel: **enseignement, enseignant, contexte**. Ce ne sont pas là des nouveautés. Qu'importe ! La nouveauté n'est pas dans des thèmes qui courent les rues, les écoles et les laboratoires savants depuis que le monde est monde, mais dans la manière avec laquelle le changement et l'innovation peuvent satisfaire des besoins actuels en perpétuelle évolution. Travailler sur des terrains strictement délimités pour une observation précise, donc promouvoir une approche disciplinaire très stricte, est un mode de recherche d'inspiration cartésienne que l'on peut et doit encore historiquement admirer². Mais c'est quelque part aussi un indicateur d'intransigeance méthodologique suscitant quelques réserves. En sa qualité de revue destinée à promouvoir les travaux de recherche de plus de 2000 étudiants, *Synergies Algérie* se doit d'être ouverte à la diversité. La recherche scientifique, du reste, fonctionne toujours dans l'inachèvement, et le rôle du chercheur, à défaut de solutions définitives, est donc moins de découvrir la Vérité que de savoir « poser et reposer les problèmes »³ pour les analyser dans leur recontextualisation continue⁴. Si, avec cela, on admet le paradigme de complexité de Morin et le principe d'incomplétude qui en découle, nul doute qu'il ne peut y avoir de quête scientifique que dans la durée qu'exprime naturellement la périodicité illimitée d'une revue. D'article en article, de numéro en numéro, *Synergies Algérie* est ainsi appelée à construire un monde d'Idées s'organisant et se désorganisant peu à peu comme une Totalité en devenir.

Je voudrais dire à l'ensemble de l'équipe algérienne qui me tend le « skeptron »⁵, combien je suis sensible à un tel honneur. Ma position, toutefois, est très délicate car je formule un jugement sur un projet auquel je suis personnellement associé. Comment être entièrement impartial ? Je pense toutefois être dans le vrai lorsque je dis que cette revue est non seulement viable mais certainement aussi appelée à devenir un lieu de dialogue recherché. Et pas seulement en Algérie.

Je connais Daniel Coste depuis tellement d'années qu'il vaut mieux, pour lui comme pour moi, que nous n'en fassions pas le calcul. Cette revue lui est dédiée. En toute simplicité, qu'il me permette ici de lui dire mon admiration et ma fraternelle affection.

Notes

1. Foudil Dahou et Salah Khennour, « Fragments, Questionnements et tendances : les rossignols d'une réflexion spéculative », *Syn. Algérie* 1, p.24, 2007.

2. Pour Ernest Renan, l'admiration ne pouvait avoir de légitimité que du point de vue historique.

3. Citation empruntée à Paul Imbs in *Les Propositions temporelles en ancien français ; la définition du moment*, Belles Lettres, Paris, 1956, Avant-Propos

4. Comme l'indiquait déjà la fameuse boutade d'Héraclite, il y a 2500 ans : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve »

5. Le skeptron, chez Homère, est l'instrument d'autorité que l'on tend à l'orateur qui doit prendre la parole et symbolise donc une autorité attribuée par l'Institution.